

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
 ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
 ; 14 ; six mois.
 ; 7 50 ; trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Co, 20, rue de la Banque.
 Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Co, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX
24 novembre 1863.

Le *Mémorial diplomatique* annonce que le Souverain-Pontife serait disposé à se rendre lui-même au Congrès et que les membres du Sacré-College auraient décidé que le gouvernement pontifical devait accepter d'une manière générale la proposition de l'Empereur Napoléon III.

Plusieurs correspondances de Francfort semblent faire croire à la possibilité d'une guerre entre l'Allemagne et le Danemark. Les journaux allemands déclarent qu'un conflit est imminent et que les assemblées populaires augmentent chaque jour. Il deviendra impossible de faire cesser l'agitation.

Il est probable que le calme le plus complet succèdera à cette nouvelle tempête dont les proportions sont exagérées sans doute, par les journaux d'outre-Rhin.

Par suite des prétentions élevées par le grand-duc d'Oldenbourg à la succession des Duchés, et de sa protestation contre l'avènement au trône, de Christian IX, ordre a été expédié du Danemark de faire immédiatement prêter serment de fidélité à tous les fonctionnaires des Duchés. On craint beaucoup que ce serment soit refusé par le plus grand nombre des fonctionnaires.

Le *Moniteur prussien* public dans son numéro du 21 novembre une ordonnance royale, laquelle, sur la proposition du ministère et conformément à l'article 63 de la Constitution, lève l'ordonnance du 1^{er} juin sur la presse et les écrits périodiques.

Le *Times* consacre un très long article à décrire les formidables fortifications exécutées par le Gouvernement russe à Cronstadt et à l'embouchure de la Neva, sous la direction des généraux Totleben et Zareva. Les ouvrages les plus exposés ont été recouverts de plaques en fer. Des ouvrages en terre, à peine visibles de la mer, sont construits dans toute l'île. Les canons placés en batterie seront rayés et lanceront des boulets d'acier de 300 livres

et des bombes de 250 livres ; 300 machines infernales, prêtes à faire explosion dès qu'elles seront touchées par un navire seront submergées dans le canal : enfin un bateau sous-marin, armé d'un éperon et mu par l'air comprimé, ira attacher à la quille des vaisseaux des cylindres chargés de poudre, à laquelle une étincelle électrique mettra le feu.

J. REBOUX.

La *Patrie* annonce que de nouvelles instructions auraient été envoyées récemment à nos principaux agents à l'étranger afin de déterminer les vues de la France dans la question du Congrès.

Ces instructions, qui ne seraient pas, dit-on, identiques pour tous nos chefs de mission, s'accorderaient néanmoins à exprimer le ferme espoir que les souverains de l'Europe s'associeront à la pensée qui a dicté la proposition impériale.

D'après une correspondance de Londres adressée au même journal, on assurait dans quelques cercles politiques que, sans vouloir d'ailleurs formuler un programme, l'empereur Napoléon aurait exprimé la pensée que le congrès pourrait être principalement saisi des questions suivantes : Question polonaise, Question allemande des duchés, Question italienne (Venetie et Rome), Question roumaine (réformes à introduire dans la constitution des Principautés-Unies).

Nous reproduisons, ajoute la *Patrie*, ces indications sous toute réserve, bien que trois des questions que nous venons d'indiquer soient évidemment les questions prédominantes du moment et celles qui appellent une plus prompte solution.

La première adhésion formelle à l'invitation du Congrès, arrivée à Paris, a été, comme nous l'avons constaté il y a plusieurs jours, celle de S. M. le roi de Wurtemberg, le Nestor des souverains de l'Europe. Cet empressement, fait observer très judicieusement le *Mémorial diplomatique*, est d'autant plus significatif, que l'on connaît les rapports intimes qui existent entre les deux maisons régnantes de Russie et de Wurtemberg ; l'héritier présomptif de la couronne de Wurtemberg a épousé la grande-duchesse Olga, sœur de l'empereur Alexandre.

Le roi de Saxe a envoyé aussi sa réponse ; elle est explicitement affirmative et fait, en outre, presumer que les principaux princes allemands se feront représenter au futur Congrès.

Le Sultan a fait répondre par le télé-

graphe que, non-seulement il adhérerait à la proposition de l'Empereur, mais qu'il avait l'intention de se rendre en personne à Paris.

Le roi Léopold, le roi d'Italie, le roi de Portugal, la reine d'Espagne, le roi de Danemark ont aussi envoyé des réponses qui prouvent qu'aucune influence étrangère n'a pu empêcher ces souverains de donner aux idées de l'Empereur leur entière adhésion.

Ainsi, tous les cabinets européens paraissent avoir compris l'importance et le désintéressement de la proposition impériale, et tout autorise à espérer dès à présent que rien ne s'opposera à la réunion du Congrès. — E. Quinsac.

Depuis quelques jours le bruit se répandait que lord Russell quittait le Foreign Office, et qu'il serait remplacé par lord Clarendon. Cette nouvelle, reproduite par le *Spectator* et par l'*International*, est prise très au sérieux par les journaux d'hier soir, qui en font l'objet de tous leurs commentaires. On s'accorde à regarder la retraite du comte Russell comme assez naturelle, sa position dans le Cabinet était devenue difficile. On sait qu'il a été forcé de retirer la Note qu'il avait d'abord envoyée à Saint-Petersbourg, et de la remplacer par la réponse incolore et insignifiante qui a été, en dernier lieu, communiquée au prince Gortschakoff. Ces faits constituent pour lord Russell des difficultés sérieuses auxquelles il n'a pas voulu s'exposer devant le Parlement.

La *France* dit qu'il est à supposer aussi que la proposition d'un congrès européen faite par l'empereur des Français, et les délibérations qu'elle a provoquées au sein du Cabinet de Saint-James ne sont pas étrangères à la résolution du noble lord. Le même journal croit que le nouveau ministre, lord Clarendon, sera sympathique à l'idée du Congrès de Paris, la généreuse initiative d'une déclaration tendant à faire résoudre toute grande question internationale par l'intervention amicale et les bons offices des autres puissances, au lieu de la trancher par les armes.

On dit à Londres qu'un agent a été envoyé d'Angleterre dans le but de proposer aux Etats confédérés d'Amérique de lever un emprunt sur la garantie de tout le coton du gouvernement déposé dans le Sud, y compris celui qui est réservé pour l'emprunt confédéré actuel, au sujet duquel il y aura quelques nouveaux arran-

gements à faire ; on dit aussi qu'un des nouveaux établissements financiers est associé à ce projet.

Pologne.

Une lettre particulière de Varsovie annonce que le gouvernement national vient de publier, dans un supplément du *Niepodlegosc*, quatre adresses des gouvernements de Viena, Witebek, Kowno et Grodnow, portant 250,000 signatures. Ces adresses ont pour objet de protester contre les adresses de loyauté arrachées par la force aux propriétaires lithuanais, et d'exprimer le vœu de ce que ces populations au gouvernement national.

On mande de Cracovie, le 21 novembre : « Wierzbicki a livré, le 17, un sanglant combat à Warka dans le palatinat de Lublin. Le jeune comte Louis Mycielski, de Posen, ancien aide-de-camp de Langiewicz et commandant la cavalerie, a trouvé, dans cette affaire, une mort héroïque, après avoir tué trois Cosaques. Par ordre du général Berg, ont été pendus : à Varsovie, Piotrowski ; à Bonyzn, Zabielski ; à Lomza, Trziesinski Dominique ; à Lenczyca, Uzarek, et à Prasnysz, le chef d'insurgés Oriik. »

Une lettre de Vienne, citée par le *Novelliste de Rouen*, raconte que le jeune prince Paskiewitsch, qui se trouvait depuis quelque temps à Venise, vient d'être amené dans la capitale de l'Autriche sous l'escorte d'un commissaire et d'un agent secret de police, et interné à Braun, pour s'être trouvé en relation intime avec l'insurrection polonaise. Il paraît que, depuis trois semaines, les autorités autrichiennes de Venise avaient averti le jeune prince de prendre garde à lui et de ne pas voir de personnes suspectes ; mais le prince, qui est un jeune homme de 24 ans, n'avait pas tenu compte de l'avertissement.

On peut apprécier la gravité de la situation dans laquelle se trouve le gouvernement russe par les changements qui s'opèrent dans l'administration des provinces.

Le grand-duc Constantin vient à peine de donner sa démission, et déjà on fait courir le bruit du rappel probable et du remplacement du grand-duc Michel au poste de lieutenant au Caucase.

La *Gazette de Breslau*, qui mentionne cette nouvelle, constate que l'Empereur Alexandre n'est pas satisfait de l'administration de la province. Quant au grand-

duc Michel, il quittera sans regret un pays où sa bonne volonté ne suffisait pas pour réaliser les améliorations les plus urgentes.

Égypte.

Alexandrie, 6 novembre.

La digue de Nadir est enfin arrêtée, après avoir englouti d'énormes masses de matériaux, de pierres, de broussailles, etc. Le chemin de fer se repare avec une merveilleuse rapidité ; il sera en activité sous trois jours environ. Ce sera un grand bienfait pour le pays et pour les voyageurs. J'apprends que la quantité de coton qui attend le transport est très considérable, et les bateaux sont tout à fait insuffisants pour l'apporter ici. Des nouvelles de la haute Égypte annoncent que le Nil a baissé de deux mètres ; nous pouvons donc nous attendre ici à une baisse correspondante. Jusqu'à présent le fleuve a baissé lentement. L'épidémie diminue et ne s'attaque pas aux bestiaux nouvellement importés. Malheureusement, les chaleurs meurent d'excès de travail. On a craint d'abord qu'une épidémie ne les eût atteints ; mais les inspecteurs du gouvernement disent que les fellahs, non contents d'employer, comme à l'ordinaire, les bêtes à porter du coton et des pierres, les emploient dans les moulins à eau, sorte de labour pour lequel n'est point fait le chameau ; car bien que ces animaux puissent porter de grands fardeaux, la formation toute particulière de leur poitrail et de leur front les rend impropres à ce genre de service.

Le gouvernement vient de publier des règlements de police arrêtés conjointement avec les consuls. Ce sera une fort bonne chose si la police peut les mettre à exécution. Jusqu'à présent, tous les mauvais sujets expulsés de leur pays sont venus ici et ont commis toutes sortes de crimes, presque avec impunité. S'ils ont été renvoyés d'Égypte, ils sont revenus par le prochain bateau, et la police indigène est restée impuissante.

Le temps s'est rafraîchi pendant la semaine dernière. Tous les steamers apportent des voyageurs ; mais j'ai peur que ces derniers ne soient forcés de renoncer à leur voyage, parce qu'on dit que 20,000 Bédouins sont sous les armes et en pleine révolte. (Times).

FÉUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 25 NOVEMBRE 1863.

— No 52. —

LE FIDÉICOMMISS

CHAPITRE XXXIII.

(Suite).

Si en ce moment Isabelle avait été d'humeur de plaisanter, elle se fut peut-être amusée de l'anxiété de son père ; mais, dans ses dispositions d'esprit, elle s'en garda bien, de crainte de donner lieu à un malentendu désagréable pour Richard.

« Soyez convaincu, mon père, dit-elle très-sérieusement, que, s'il n'y avait pas contre ce parti d'autres motifs que la pauvreté de Richard et l'infériorité de son grade, ces considérations n'exerceraient pas la moindre influence sur mon choix ; car sa pauvreté cesserait par notre mariage, et il monterait en grade avec le temps. J'estime beaucoup Richard, je l'estime plus qu'aucun des hommes que j'ai

connus jusqu'ici ; mais, par des raisons que personne n'apprendra, pas même lui, je ne serai jamais sa femme.

— Ce serait donc montrer bien peu de délicatesse que de vouloir les pénétrer ? répondit le colonel avec un visage rayonnant de joie. J'ai toujours eu beaucoup de confiance en ton jugement, Isabelle, et, malgré toute mon estime pour Richard, je vois avec bonheur que je ne me suis pas trompé sur ton compte. Pourtant, il y a encore une chose dont l'explication me serait tout particulièrement agréable : d'où vient ta fantaisie de le faire passer pour ton prétendant déclaré ?

C'était là une confession qu'Isabelle ne se sentait nullement disposée à faire. Elle ne pouvait dire quelle inexplicable jouissance elle trouvait à n'être qu'avec Richard sur ce pied de rapports indécis, mais familiers, qui font sentir aux autres hommes que leurs hommages seraient superflus, et que chacun considère comme devant aboutir à des fiançailles.

Cependant le colonel attendait une réponse, et Isabelle dit, après quelques instants de réflexion :

« S'il est vrai que mes rapports avec Richard aient cette apparence, elle n'est pas le résultat d'un plan particulier. Entre parents qui vivent constamment ensemble, il s'établit souvent, même à leur propre insu ou sans qu'ils y fassent attention, une intimité qui ne devrait pas éveiller non plus l'attention d'autrui. Et mon père, qui sait si bien apprécier la délicatesse en pareilles matières, ne comprend-il pas que modifier ces rapports, ce serait proclamer qu'il a été réellement question de mariage ?

— Tu as raison, Isabelle ; et puisque tu as montré assez de confiance dans mon

tact pour me soumettre la chose, je saurai la présenter sous un jour convenable. Mais que deviendra Richard ? Il faudrait bien qu'il sût le plus tôt possible à quoi s'en tenir ; je crains qu'il ne s'abandonne à une illusion funeste. »

Une vive rougeur se répandit sur les joues d'Isabelle quand elle vit que son père, le plus égoïste des hommes, semblait se préoccuper plus qu'elle-même de l'intérêt de Richard. Cela n'était pourtant pas possible au fond. Mais le cœur, quelque fort qu'il soit, a ses grandes faiblesses. Isabelle était décidée à faire le plus grand sacrifice pour le repos futur de Richard, en l'ajournant néanmoins autant que possible.

« Tant que Richard, répondit-elle, ne dit rien qui m'autorise à une telle déclaration, il m'est impossible de lui faire connaître ma façon de penser ; mais, dès qu'il m'en fournira l'occasion, vous pouvez être sûr, mon père, qu'il ne restera plus un seul instant dans l'incertitude. »

— Parfait, chère Isabelle ! C'est tout ce que peut exiger la plus stricte délicatesse. Mais, si tu as la moindre considération pour mes desirs, ne fais pas de scènes, que tout se passe avec le moins d'éclat possible ! Il est toujours désagréable de donner matière aux bavardages du monde, et j'espère que Richard n'aura pas besoin de quitter Rinholm pour cela. Isabelle n'osait point partager cet espoir. Comme il était grands temps de passer à autre chose, elle réitéra sa première question :

« Ainsi nous partons aujourd'hui ou demain au plus tard, mon père ? Il faut nécessairement que je rentre à Rinholm. »

— Mais, ma fille, abandonner ainsi le bonheur de ta cousine au caprice des

vents et des flots ! — non, je ne puis me le permettre.

— S'il en est ainsi, reprit vivement Isabelle, Virginie peut bien rester à Morkedal sous la protection de mon père ! Ma tante désire sans doute comme moi retourner chez elle, et nous aurons Richard pour cavalier.

— En vérité, ce ne serait pas si mal ! Seulement, je ne sais trop si cela convient ; je ne voudrais pas que le monde pût en conclure que je fais rester Virginie à cause du chambellan.

— Il est difficile de savoir ce que les gens trouveraient bon de dire de cela, et je crois que c'est ma tante qui peut le mieux décider la question ; mais il faut que nous partions, d'une manière ou d'une autre. »

Le colonel comprit que la baronne Ebba ne pouvait guère consentir à laisser Virginie ; conséquemment, il céda. Après avoir triomphé des nombreuses et aimables objections du général, on fixa le départ au lendemain. Mais le colonel eut encore auparavant la joie extraordinaire de pouvoir annoncer à Isabelle que le chambellan avait sollicité l'honneur de faire une visite à Rinholm en retournant à Stockholm, quinze jours après.

« Eh bien, qu'en dis-tu, Isabelle ? Sur mon honneur, peu s'en faut que la joie ne me fasse rire et pleurer tout à la fois : notre pauvre et bonne Virginie faire un tel parti ! Songe donc, si je n'étais pas venu avec vous à Morkedal ! J'étais toujours inquiet de l'avenir de cette jeune personne, et je m'estime heureux de l'avoir assuré de cette manière. »

Le colonel ne réfléchissait pas que le voyage à Morkedal aurait pu avoir le même

résultat, quand même il n'aurait pas été de la partie.

Depuis le bal, Hedwige ne s'était plus montrée ; elle descendit pour assister au déjeuner d'adieu, et, si le capitaine avait encore été là — il était parti depuis trois jours pour les manœuvres — il eût certainement dit : « la petite demoiselle se conduit bravement. » En effet, les yeux d'Hedwige, sans être aussi limpides qu'à l'ordinaire, n'étaient cependant ni rouges ni humides, et elle sut imposer silence aux sentiments qui gonflaient son cœur, même lorsque Richard lui prit la main et la porta à ses lèvres avec émotion. Elle voulait qu'il lui laissât la seule chose qu'il pût lui accorder : son estime, et elle lut dans ses regards qu'elle ne l'avait pas perdue.

Toute la société était descendue dans la cour pour accompagner les voyageurs jusqu'à leur voiture, à l'exception d'Hedwige, restée seule au salon, appuyée contre le pilier de la porte. Une pâleur de neige couvrait ses joues, et ses membres délicats tremblaient violemment.

« Cher Richard, mon sac ! » s'écria la baronne Ebba.

Le lieutenant, rentrant à la hâte pour le prendre, aperçut Hedwige qui, toute tremblante, embrassait de plus en plus fortement son appui.

« Chère demoiselle Hedwige ! » s'écria-t-il.

Elle lui adressa de la main un adieu muet. Richard, respectant sa douleur, ne s'approcha point d'elle. Mais telle qu'il la vit en ce moment, telle sa mémoire lui la représentait encore, même après que des années et des orages eurent détruit, entraîné, aplani ces collines, pareilles aux vagues de la mer, que nous gravissons et

(*) Reproduction interdite.